

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » » 14 » » six mois.
 » » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 15 décembre 1863.

Plusieurs journaux du soir donnent à entendre que le gouvernement de l'Empereur aurait l'intention de dresser le programme du Congrès auquel il invitait les souverains de l'Europe. Cette nouvelle est prématurée, sinon inexacte.

Dès cette semaine, l'adresse du Corps législatif sera rédigée et prête à venir en discussion. Plusieurs amendements seront présentés, les uns touchant la politique intérieure, les autres relatifs aux affaires extérieures. Dans cette catégorie figure un paragraphe demandant que le gouvernement impérial rappelle son ambassadeur de Saint-Petersbourg, afin de ne pas associer plus longtemps la France aux cruautés dont la Pologne est accablée. Cet amendement sera signé des principaux membres soit de la gauche, soit de l'extrême gauche, soit de la fraction catholique et libérale. Le vote auquel il donnera lieu servira d'indication précise pour la force respective de la majorité et de l'opposition.

Les nouvelles de Corfou mentionnent des faits graves, l'agitation est devenue générale et si l'Angleterre s'obstine à ne pas résoudre la question des fortifications, on prévoit de grandes difficultés dans l'avenir.

Les nouvelles de Circassie sont importantes. Les Russes ont tenté deux grandes attaques contre les montagnards et ont subi deux échecs désastreux. Dans cette guerre d'escarmouches, les officiers surtout sont obligés de payer de leurs personnes, et, après chaque combat, les états-majors sont décimés. Dans une armée qui manque de sous-officiers, ces pertes sont importantes. Les Russes s'efforcent surtout d'affamer la Circassie, qui, comme toutes les contrées montagnardes, est un pays stérile. Un blocus aussi strict que possible est maintenu. Néanmoins, une contrebande très active est entretenue sur la côte asiatique par des maisons anglaises, mais elle consiste surtout en munitions et

armes. Les montagnards souffrent de la disette.

Les nouvelles du nord de la Chine représentent Tien-Tsin comme menacé par les rebelles; on dit même que les garnisons française et anglaise de Ta-Kou auraient été demandées pour protéger la ville; mais ceci demande confirmation.
J. REBOUX.

D'après le *Bulletin de Paris*, « on a déposé hier sur le bureau du Corps législatif le projet d'emprunt de 300 millions. Le gouvernement se bornerait à demander l'autorisation des Chambres se réservant de fixer l'époque de la négociation et le mode d'émission du nouvel emprunt. »

Le *Mémorial Diplomatique* publie la nouvelle suivante: « Nous apprenons que toutes les réponses des souverains et des Etats étrangers à la lettre impériale du 4 novembre, touchant l'invitation au congrès, ainsi que les pièces annexées, vont être réunies et publiées, par les soins du ministère des affaires étrangères, dans un supplément du *Livre jaune*, qui sera distribué dans la discussion de l'Adresse aux sénateurs et aux membres du Corps législatif. »

On lit dans le *Courrier du Dimanche*: « Le projet d'adresse lu au Sénat par M. le président Troplong s'est exprimé, en ce qui concerne la proposition d'un congrès, de façon à faire supposer que le gouvernement de l'Empereur n'aurait point renoncé au projet dont il s'agit, malgré le refus de l'Angleterre d'y adhérer. »

« Nous sommes fondés à croire que M. le ministre des affaires étrangères s'est déjà expliqué dans le même sens avec quelques-uns des membres du corps diplomatique. On nous affirme, en outre, que la manière de voir du gouvernement de l'Empereur se trouve développée dans une communication officielle qui a été ou va être adressée aux représentants de la France près les diverses cours de l'Europe. » — J. Perreau.

Ces onze dernières lignes sont imprimées dans le *Courrier du Dimanche*.

M. le maréchal Forey vient d'arriver à Paris.

A son débarquement à Saint-Nazaire,

le maréchal a été salué par 17 coups de canon, et a été reçu par le conseil municipal. Le maire a prononcé l'allocution suivante:

Monsieur le maréchal, le corps municipal de Saint-Nazaire, en son nom et au nom de toute la population de la ville, est heureux d'être le premier à saluer sur la terre de France le vainqueur de Puebla. Votre Excellence a ajouté une page brillante à l'histoire militaire, déjà si glorieuse, de notre beau pays, et désormais le nom de Forey est acquis à la postérité. Heureux le souverain qui sait trouver et choisir des hommes qui portent si haut le drapeau de la France!

Vive l'Empereur! vive le maréchal Forey!

M. le maréchal a répondu à M. Guilouze qu'il fallait reporter à l'Empereur tous ces témoignages de sympathie; il a terminé en exprimant l'espoir que le Mexique serait bientôt pacifié et que notre commerce y trouverait de grands avantages.

LE PROJET DE CONGRÈS.

Les journaux anglais nous apportent le compte-rendu d'une réunion, à la façon de celle de Blairgowrie, tenue à Southwark, par le sous-secrétaire des affaires étrangères, M. Layard. Dans cette réunion, le ministre anglais a vivement attaqué le projet de congrès. Voici un résumé de son discours:

« La situation de l'Europe a-t-elle jamais été plus menacée qu'aujourd'hui? Sauf dans notre pays, partout se trouvent des éléments de troubles, sinon de guerre. L'Empereur des Français, qui connaît bien la situation, a proposé aux nations de l'Europe de s'unir en congrès pour résoudre les questions difficiles; mais les Anglais sont un peuple pratique, et après avoir examiné avec le plus grand soin la proposition de l'Empereur, et en admettant aussi pleinement que possible qu'il est mû par le désir sincère de concilier les intérêts divergents en Europe, ils ont compris qu'il était impossible d'atteindre ce but par le moyen proposé. Les arguments mis en avant par le comte Russell dans sa dépêche sont irréfragables, et je crois qu'ils ont obtenu la sanction du peuple anglais. »

Il y a quelques années, on blâmait beaucoup la diplomatie secrète; mais souvent des questions délicates surgissent, et le succès dépend du secret des négocia-

tions. Néanmoins, le gouvernement anglais a voulu répondre aux désirs du pays, en lui faisant connaître aussitôt que possible sa manière de voir sur les questions de politique étrangère, et je crois qu'en publiant, comme il le fait maintenant, dans les deux jours, la correspondance avec les gouvernements étrangers, il causera toujours une grande satisfaction.

La réponse du comte Russell à l'Empereur des Français a été publiée aussitôt après son envoi. Le gouvernement a compris que la Russie n'abandonnerait pas la Pologne, l'Autriche la Vénétie et la France Nice et la Savoie, quelle que fût la décision du congrès; mais que si ces questions s'élevaient dans le congrès, elles pourraient exciter des animosités menant tout droit à la guerre.

J'ai été surpris de la réponse du gouvernement italien, parce que la majorité du congrès devant être composée de puissances catholiques, il est probable qu'il aurait été décidé que Rome continuerait à rester en la possession du Pape, malgré le vœu des Italiens. L'Italie a tout à perdre à venir au congrès, et rien à gagner.

Dans un article où il apprécie la forme des réponses faites à l'Empereur Napoléon, le *Sun*, de Londres, s'exprime ainsi:

« De tous côtés, sauf de l'Angleterre, les réponses sont venues écrites dans les termes les plus conciliants. L'Angleterre n'est pas responsable du ton hargneux, bourru, presque cynique de notre réponse, mais au contraire, elle en rendra responsable le ministre des affaires étrangères. »

Pour extrait: J. REBOUX.

On lit dans la *Correspondance générale de Vienne*:

« De nombreuses nouvelles nous arrivent de source polonaise comme de source russe du théâtre de la guerre. Un combat suit l'autre; bien souvent on compte deux ou trois rencontres le même jour, et l'hiver, avec toutes ses rigueurs, n'a pu arrêter l'effusion du sang. Le pouvoir illimité confié aux commandants russes dans la partie septentrionale du gouvernement de Lublin prouve que le comte de Berg étend sa surveillance et son activité sur cette partie de la Pologne où de nombreux corps d'insurgés fonctionnent toujours, harcelant les garnisons russes, qui les retrouvent quand elles croient les avoir complètement dispersés. Mourawieff juge indispensable aussi d'inaugurer de nouvelles mesures plus sévères encore pour empêcher l'insurrection de se relever; les

grandes contributions imposées aux communes en cas de désordres prouvent que le gouverneur de Vilna ne peut encore se fier aux habitants de la Lithuanie. »
(*Gazette de Cologne*.)

Tous les regards sont fixés sur l'armée du Potomac, qui depuis le général Pope, n'a pas entrepris de campagne offensive aussi nettement dessinée que la présente. La multiplicité des télégrammes ne pouvant qu'engendrer obscurité et confusion, nous resumerons ainsi ceux que nous avons sous les yeux:

Vendredi 27 novembre, les fédéraux se mettent en bataille. A une heure, commencement de combat sur la route d'Orange; les confédérés ne s'y servent pas d'artillerie. A quatre heures, le corps de Hill s'approche du centre unioniste, et est aux prises une heure plus tard avec le 3^e corps. Le centre fédéral, couvert par des bois, souffre peu. Le samedi 28, au matin, la fusillade recommence dès le point du jour, et il n'y aurait eu à midi d'autre alternative qu'un engagement général ou la retraite des confédérés, sans la pluie qui a vraisemblablement suspendu les opérations. C'est le jeudi 26 que Cregg avait subi son échec, et qu'il avait été heureusement soutenu par le 3^e corps: c'est le même jour que le 3^e corps, sous French, a subi ses grandes pertes.

Petite ligue turco-anglaise.

Ce n'est point sans une vive satisfaction que nous avons inséré dans notre dernier numéro la note significative publiée par le *Moniteur* à propos des polémiques « regrettables » entretenues par certains journaux relativement au canal de Suez.

Nous avons retrouvé dans cette note une nouvelle preuve de ce dont nous avions déjà douté: c'est-à-dire que sur cette question le gouvernement marche d'accord avec l'opinion publique et que toute sa protection est réservée à une œuvre qui représente les intérêts français en même temps que les intérêts généraux de la civilisation.

Personne ne nous démentira quand nous dirons que la note du *Moniteur* a produit dans le public une véritable sensation d'approbation. Jamais acte de notre gouvernement n'a rencontré un assentiment plus unanime. Cette manifestation officielle, dont l'effet se propagera de Paris à Londres et à Constantinople, à un moment déconcerté la petite ligue qui, sous une direction désormais bien connue, sert en France les combinaisons hostiles inspirées par l'Angleterre et par la seule Angleterre à l'encontre de la Compagnie universelle.

Un mot en passant sur cette coalition inattendue.

Jusqu'à l'arrivée de Nubar-Pacha à Paris, les journaux anglais avaient été les seuls à ac-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 16 DÉCEMBRE 1863.

— N° 61. —

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XXXIX.

(Suite).

Une faible rougeur se répandit sur les traits expressifs de Richard.

« Quel est le but de ma vie, Isabelle, sinon ton repos? Rinholm m'offrirait-il le moindre dédommagement de quelques jours de ton existence? Cependant mon âme est attristée maintenant, car tous mes combats ont été inutiles. La foudre est tombée, et tu en as été atteinte aussi. Tu ne peux le cacher à mes regards! Ce fidéicommis est un objet fatal; il prend toujours le double de ce qu'il donne. »

« Non, ne dis pas cela; il faut, en ce qui me concerne, que les choses aient leur cours. Mais toi, Richard, quel ornement deviendras-tu pas un jour pour ta

famille et pour ton antique domaine, où tu sauras bien mieux représenter que notre brave Klas! La richesse aura du prix pour toi, car elle t'offre les moyens de te rendre utile à tes concitoyens et de mettre à exécution tes plans pour l'avenir. Ah! Richard, je suis si heureuse quand je songe qu'alors on parlera de toi comme d'un homme d'un mérite distingué, inébranlable dans ses principes, voulant le bien et s'efforçant de le faire, insensible aux séductions du pouvoir, toujours indépendant, et, dans les cas douteux, mettant sa conscience et sa propre estime au-dessus du jugement d'autrui. Voilà, Richard, mon bon, mon cher Richard, comme je me représente ton image dans l'avenir; et n'est-elle pas belle, cette voie que tu as à suivre? L'homme a devant lui, Dieu merci! de nombreuses et grandes affaires qui remplissent son âme et aplaisissent les obstacles à travers lesquels il se fraie une route vers son but.

« Tu peins avec feu, Isabelle; mais dis moi donc qui jouira de mes succès? »

« Toi-même, les tiens et ton pays, pour lequel tu agiras. Les rêves de l'homme mûr ne sont plus ceux de la jeunesse, et je crois qu'ils le deviendront chers un jour, quelque indifférents qu'ils le soient maintenant. Tu es ambitieux; cette impulsion est noble quand elle ne dégénère point, et elle ne dégénérera point chez toi. »

« Mais, si tout cela arrive, dit Richard d'une voix grave, en levant les yeux sur sa cousine, où donc seras-tu alors, Isabelle? Pourquoi ne dis-tu pas un mot de toi-même? »

« Si, je parle de moi; ne — dis-je pas combien le pressentiment de ce que tu de-

viendras, Richard, me rend heureuse et fière? »

Il secoua lentement la tête et répondit: « Le rêve de l'ambition, quelque ardemment qu'il m'anime, est cependant trop faible encore pour pouvoir se maintenir sur les ruines d'un autre rêve plus noble et plus beau. Ce n'est qu'ensemble qu'ils peuvent se développer, et je sens que, sous leur influence commune, ma force serait grande et qu'aucune de tes espérances, Isabelle, ne resterait stérile. Mais si je n'obtiens pas l'accomplissement de mon rêve le plus cher, en comparaison duquel les liens sont médiocres, ne crois pas non plus à la réalisation de ces derniers! »

Richard se tut, mais ses yeux parlèrent un langage chaleureux et puissant. Le cœur d'Isabelle était en proie à un violent combat. A chaque instant elle était sur le point de dire: « Regarde, et ose encore te plaindre! » Mais elle se taisait; car, bien que mille voix séductrices, toutes plus attrayantes l'une que l'autre, vissent assaillir son âme, l'énergie de la volonté y subsistait toujours. Elle désirait maintenant que Richard s'armât tout à coup d'assez de courage pour connaître l'arrêt de son sort; et pourtant, lorsqu'elle crut le mot fatal prêt à s'échapper de ses lèvres, elle fut saisie d'un pressentiment convulsif, terrible, que cette déclaration aurait pour conséquence de les séparer.

« Isabelle! »

« Richard! »

« Oh! ta voix tremble — cela du moins n'est pas une illusion! Isabelle, ne m'as-tu pas bientôt assez torturé? Ne pourrai-je bientôt t'interroger? »

« Adresse-moi telle question que tu voudras, Richard! » Et la voix d'Isabelle ne tremblait plus. Il y avait dans ces

paroles décisives de l'énergie, l'énergie du désespoir.

« Mais quand tu me regardes ainsi, je n'ai pas le courage de t'interroger. Dis-moi, ma chère Isabelle, est-ce bien la crainte qui te porte à me donner la mort au lieu de la vie? »

Le regard suppliant de Richard plongeait dans les yeux d'Isabelle, qui, cherchant à l'éviter, en trahissait cependant plus que ses lèvres ne voulaient en avouer.

Entre eux était la coupe des délices, pleine jusqu'au bord; elle demeura intacte, et ni l'un ni l'autre n'en savourèrent les perles écumantes.

« Si mes rêves étaient trop téméraires, dis-le sans détour, Isabelle; car je ne puis m'en rapporter au langage de tes yeux. »

« Oui, Richard, mon pauvre Richard, les rêves étaient trop téméraires. As-tu oublié le sérieux rival que j'ai montré un jour? »

« Il cédera à mes prières; et s'il ne cède pas, qu'il nous frappe ensemble! Mais ne parlons pas de ce qui est encore éloigné, oh! bien éloigné! Il y a plus près de nous tout autre chose, le bonheur, le bonheur le plus pur et le plus grand, si tu ne repousses pas mon cœur, ma chère, ma bien-aimée Isabelle. Mais ne le repousse pas, laisse-moi t'entourer de mon brûlant amour! Tu éprouveras que la vie sera plus belle alors que nous ne l'avons jamais vue — oh! si belle, si belle, que tu ne voudras plus la quitter sans que je t'accompagne là-haut comme ici-bas. »

La vivacité de l'ardent enthousiasme de Richard rendit complètement Isabelle à elle-même. Elle sentit qu'en ce moment leur sort à tous les deux, l'avenir de Richard, la tranquillité de sa dernière heure, à

elle, étaient suspendus à un fil bien frêle. Mais l'esprit énergique d'Isabelle ne voulut pas avoir combattu en vain. Son cœur torturé subissait, au milieu de violentes angoisses, l'empire souverain de son âme: il saignait et se débattait dans un tourment mortel; il voulait vivre ou succomber sur le cœur de Richard. Mais en vain! le pauvre cœur dut se soumettre, et, après quelques minutes d'un douloureux silence, pendant lequel Richard avait suivi avec une intolérable anxiété le jeu surprenant de la physionomie d'Isabelle, elle quitta son attitude inclinée, elle se redressa, et sa voix, quoique basse, était calme et pure quand elle dit:

« Oui, Richard, je ne sais que trop combien ton amour est sublime et désintéressé; et je serais loin d'être sincère, si mes lèvres t'avaient ou n'avaient ce que mes actions ont prouvé, c'est-à-dire que ton amour a du prix à mes yeux. Oui, mon cher Richard, il en a, mais ce n'est pas celui que tu t'efforces d'obtenir. Tu aimes avec ardeur et sans réserve; tu es brûlant, embrasé; moi — oh! combien il en coûtait à Isabelle de prononcer ces paroles mensongères! — Je ne suis point capable de ces sentiments qui consomment et dévorent, et je souffre en voyant ces regards passionnés qui trahissent une flamme à côté de laquelle ce que j'éprouve est tiède, presque froid. Ton amour, tel qu'il était autrefois, calme, paisible, peu exigeant, avait de la douceur pour moi; je pouvais alors le voir et l'accepter sans inquiétude. Aujourd'hui, au contraire, c'est différent. Tu demandes quelque chose que je ne veux point et même que je ne puis donner. »

C'eût été un navrant spectacle de suivre graduellement le jeu de la physionomie